

De la PERMANENCE d'Israël

Lucien Samir Oulahbib

Docteur en sociologie, habilité à diriger des recherches en science politique, attaché d'enseignement et de recherche à Lyon 3, Lucien Samir Oulahbib est aussi romancier et éditorialiste sur Internet.

Parmi ses ouvrages : *Le monde arabe*

existe-t-il ? Histoire paradoxale

des Berbères, éditions de Paris, 2007.

« Lorsqu'ils avaient à écrire, les Arabes utilisaient un alphabet dérivé du phénicien, l'alphabet nabatéen, mais ils écrivaient dans la langue commerciale de l'époque, l'araméen. Et c'est cet araméen en alphabet nabatéen qui va peu à peu s'arabiser pour donner naissance à l'alphabet arabe actuel¹ ».

Qui peut, en contemplant, en

palpant, en affrontant le Mur des Lamentations, contester la présence juive en Palestine bien avant l'arrivée de l'islam ? Qui peut oser le faire sans susciter un haussement d'épaules ? Sans doute l'actuel président khomeyniste iranien qui a oublié que le Perse Cyrus aida le peuple juif à revenir sur sa terre, ou encore le dessinateur satirique français, dit « Siné », qui compare la présence israélienne à l'apartheid sud-africain, et, sûrement, Ben Laden dans son souci d'imiter (à la perfection jusqu'à présent), Mahomet. Mais qui d'autres, du moins de plutôt censés ? Eh bien certains... juifs, (comme d'habitude à vrai dire²) par exemple l'historien israélien Shlomo Sand, professeur à l'université de Tel Aviv, (issue d'un marécage, avant sa dégradation *sioniste* en ville prospère), dont le propos dans le numéro d'août 2008 du *Monde Diplomatique*³ interroge sa propre judaïté

non pas à la façon d'Hannah Arendt et son « *comment être juive* »⁴, mais en doutant même de la réalité d'un peuple juif⁵ : par exemple en mélangeant les registres : il se demande par exemple si la Bible est un livre d'*histoire* et, fier de sa découverte, négative, (alors que la Bible est, avant tout, un livre *religieux*... ce qui implique de ne pas le prendre à la *lettre*... mais en *l'esprit*... ou l'éternel débat entre l'esprit et la lettre, ce qui intéresse bien évidemment d'autres religions...), notre auteur en vient à se demander, pêle-mêle, si le royaume de David et Salomon a « existé », tout en affirmant que le judaïsme a été une religion elle aussi prosélyte : voilà d'ailleurs pourquoi elle se trouva un beau jour en Afrique du Nord à lutter contre la « conquête » arabe sous la direction de Dihya (que les Arabes appelèrent Kahina « sorcière »). Bref, entendez que les Juifs furent aussi des envahisseurs bien après leur arrivée sur la dite terre promise, que leur livre est au fond sinon une fable du moins un mythe (comme un autre) et, *in fine*, les Palestiniens arabophones auraient des droits légitimes sur cette terre puisqu'ils seraient originaires de... Judée, ce que d'ailleurs même Ben Gourion avait confié Mr. Sand. CQFD : les Palestiniens ont, ainsi, le droit (eux, aussi, ou, eux, *surtout*, Mr. Sand ?) à (une partie de ?) cette terre, *là*.

Sauf que la question *même*, sinon essentielle du moins principale, autrement dit *première*, ne s'avère pas être celle des origines et de leur vérité complexe, mais consiste plutôt à se demander si les Juifs ont le droit, eux aussi, *ici et maintenant*, à *l'autodétermination*, concept phare de l'anticolonialisme militant après la seconde guerre mondiale, (concept soutenu dès le début par les USA), c'est-à-dire de se saisir *en tant que* Nation souveraine, créatrice de sa *propre* « destinée », disait Hannah Arendt⁶. D'aucuns, en Occident du moins, peuvent rétorquer qu'Israël *existe* déjà en droit, et que ce droit ne le définit pas *juridiquement* comme État religieux, ce qui implique de pouvoir déjà indiquer l'existence *de facto* d'une pluralité d'identités juives si chère à Mr Sand⁷ ; retour à Sion ne veut pas dire retour à une *seule* forme de prière et de comportement, certes ; sauf que le problème n'est pas là ou si peu ; il se densifie plutôt dans la question suivante à laquelle Arendt avait eu beaucoup de mal à répondre tant elle espérait en un État binational qui calmerait le refus arabe de la présence juive souveraine : Israël *est-il*, au sens de gouverner sa destinée comme toute autre *nation* ? Telle est, semble-t-il, la question *préalable*. Celle de la différence, disait Emmanuel Kant, entre exister, comme une pierre, et *être*, non seulement comme un être *vivant*, mais un être, *humain*, au sens où, bien que doté de volonté de puissance comme le disait Thomas Hobbes (avant Friedrich Nietzsche) l'humain (rarement *trop* humain en réalité...) se pose la question du lien entre légalité et légitimité, ou la limite même entre absolu et relatif qui lui façonne un *visage* comme nous l'a appris l'autre Emmanuel (Lévinas).

Or la réponse est toute trouvée pour certains de ces Palestiniens descendants supposés du royaume de Judée : c'est non. Hannah Arendt en avait déjà souligné le caractère « impérialiste »⁸, ce qui est intéressant, mais guère suffisant si l'on veut réellement cerner le caractère spécifique de ce totalitarisme, là ; car pour ceux qui dominent actuellement à Gaza, (et pourchassant, si cruellement, les membres du Fatah que certains de ceux-ci, les *survivants*, en viennent demander asile en... Israël), la réponse est toujours non.

Cette négativité est indépassable, et elle n'est pas nouvelle, elle n'a pas attendu la naissance du Hamas, ni même celle de Yasser Arafat, ce petit neveu du mufti de Jérusalem qui conforta Hitler dans son souci d'extermination, puisque c'est celle que font déjà les religieux islamiques dans les années 1930 : ils annihilent tout effort conjoint des nationalistes arabophones et judaïques visant à lutter ensemble contre l'Anglais, ce nouveau « protecteur » mandaté par la Communauté internationale. Car, dans les années vingt, la cohabitation entre Juifs et Arabes non seulement ne se portait pas si mal, mais était politiquement désirée par certains arabophones. Mitchell G. Bard le montre bien dans son excellent livre *Mythes et réalités des conflits du Proche-Orient*⁹.

Et ce, paradoxalement, non pas parce que leur nombre se serait amenuisé durant des siècles avant de redevenir incontournable à la fin du XIX^e siècle, mais, surtout, depuis qu'ils ont fait fructifier toutes les parties de cette terre laissées à l'abandon, attirant alors nombre de non juifs, plutôt des arabophones (égyptiens, syriens, libanais, mésopotamiens, babyloniens) que des Arabes « purs » encore sous la férule turque, et qui, peu à peu, au fur et mesure qu'ils voyaient une vieille Nation se reconstituer – ce qui ne s'est jamais vu – ont, tout d'abord, voulu être eux aussi une Nation au lieu de rester dans le giron de la Communauté islamique dominée par le Califat de la Sublime Porte. Mais cette aspiration fut de courte durée – du début du XIX^e siècle jusqu'à la chute de l'empire Ottoman (1923) – tant elle allait à l'encontre des plans de la reconquête islamique mise au point par nombre de religieux (formés en... Occident) qui, par haine de la modernité dans ce qu'elle avait d'universel voulait revenir non seulement à une préservation de certaines traditions comme le soutenaient avant eux des religieux chrétiens et juifs, mais, plus radicalement encore, redonner vigueur à cette nécessité d'imiter Mahomet à la perfection, ce qui fut fait, jusqu'à aujourd'hui encore avec Ben Laden et consorts.

Comment, maintenant, penser tout cela aussi en tant que Berbère ? En mettant d'abord les points sur les i : car l'effort visant à mentir est immense pour continuer à maintenir en liesse certaines élites européennes et nord-africaines en manque de croyance et de plus en plus fascinées par cette hardiesse idéologique du national-arabisme visant à faire admettre que l'Islam a apporté la civi-

lisation grecque à un Occident barbare, (mais alors... pourquoi cet apport grec reste-t-il invisible en terre dominée par l'islam ?), et que, sans le colonialisme, les pays arabo-islamiques seraient au firmament du monde alors que ces pays étaient déjà dans un sale état lorsque l'Europe les arracha au joug turc ; de plus, cela fait presque 50 ans que certains sont devenus indépendants sans que leur situation ne progresse vraiment (la faute à qui ?).

Par ailleurs la même fable énonce, sans rire, que le joug a été doux pour le Juif alors qu'il fut humilié, utilisé, opprimé, tué, sous la férule arabe puis turque, y compris par mes ancêtres berbères, musulmans, (et de cela *je m'en excuse au nom de la destinée future des Berbères les plus clairvoyants*, car aussi ceux qui étaient chrétiens n'ont pas ménagé leur hostilité puisque les Juifs ne furent ni reconnus comme frères, au-delà des différences, ni défendus contre la soldatesque romaine à l'affût du moindre bouc émissaire, alors que le Message de Christ fut porté, en premier, par les Juifs en Afrique du Nord, *leur* terre, depuis bien longtemps, si longtemps qu'aucune chronique ancienne ne parle « d'invasion juive » comme d'aucuns le pensent... aujourd'hui peu de temps après que des centaines de milliers de Juifs furent chassés des pays sous férule islamique depuis 1948 et ensuite après 1962 en Algérie alors que les Juifs étaient là mille ans, deux mille ans, avant l'invasion arabo-islamique : ou le refus arabe du fait israélien, du fait juif, du fait étranger tout simplement, désireux de vivre en tant que citoyen à part entière comme il est demandé pourtant aujourd'hui dans les pays occidentaux à la démocratie ouverte et donc généreuse. Certes, en Algérie les Juifs préférèrent vivre debout durant la présence française que couchés, soumis *sous le joug du croissant*¹⁰ comme à l'époque turque : où est le mal ?

Et ceci est d'autant plus insupportable qu'il repose, au fond du fond, comme on l'a dit dès le début, sur une justification théologique visant à imposer l'idée que Abraham, Moïse, Jésus, seraient des prophètes islamiques (sourate II, versets 129,151, sourate V, verset 15), qui auraient été trahis par les Juifs, d'où la suprématie islamique *nécessaire* pour sortir le monde de « l'Obscur ».

Cette façon de voir est, à l'évidence, un mensonge d'autant plus énorme qu'il confond le Juif comme être humain, soucieux de défendre comme tout homme une meilleure situation pour lui et les siens, (et *tout* homme est faillible), et le Juif en tant que *Juif* qui cherche plutôt à devenir membre du peuple *Élu*. Non pas cette supériorité terrestre supposée qui a rendu jaloux Nietzsche et ses piètres imitateurs nazis, mais le désir d'être *élevé*, dès maintenant, dans le giron de l'affinement, au plus près de la Grâce, là où la Félicité *est* Lumière en ce qu'elle permet, disait Malebranche, à ce que dans chaque *occasion* il soit possible d'y *voir* comment le Vrai et le Beau s'épousent et deviennent Bien. C'est cela *être* Élu. C'est-à-dire un Juste articulant justesse et justice. Ce qui est

contradictoire, répétons-le, avec une quelconque suprématie terrestre puisqu'il s'agit d'une élévation *en* l'Esprit de Dieu, (le Verbe), là où la Foi et la Connaissance ne font plus qu'Un et permettent, en la Parole, la Fusion, l'Osmose, l'Harmonie entre le Ciel et la Terre, les Vivants et les Morts.

Pourtant, en dépit de tout, des blasphémateurs vont se lever en prétextant parler « au nom » de Celui qui Est, alors que Personne ne peut y prétendre, et vont répandre une pseudo vérité si souvent assénée, très tranquillement, du moins en surface, sous la contrainte d'hier et... d'aujourd'hui.

Oui, aujourd'hui...

Que penser de cette hantise du Juif y compris chez mon peuple ? Alors que ce sont des Juifs qui ont amené le christianisme en Afrique du Nord et non Rome puisqu'à l'époque les Romains étaient polythéistes et avaient crucifié Christ un siècle auparavant utilisant les appétits et les jalousies du moment pour conserver leur pouvoir... Le lecteur, pressé d'Orient(alisme), n'en croira rien. Ses yeux sont encore éblouis par la dernière « expo » lui vantant l'art « musulman » – comme si une représentation du monde avait sa source dans un seul aspect. Dirait-on de Michel Ange qu'il incarnerait l'art « chrétien », ce serait bien mince. Le lecteur artificiel ne saura jamais, sauf à fouiller, que derrière cette appellation contrôlée se cachent des Perses, des Berbéro-andalous, des Kurdes, tous créateurs de poésie et d'architecture, (la Coupole de St Sophie qu'imitèrent par la suite les mosquées, et celle de Jérusalem ne fut-elle pas construite par un Grec ?), ayant, oui, utilisé la langue véhiculaire, le latin du moment, cet araméen appelé ensuite arabe, ayant, oui, prié, dans l'expression sacrale issue du tumulte religieux de l'époque dont l'Islam apparaissait comme une hérésie de plus¹¹. Mais le lecteur avide de se faire pardonner une colonisation mal vécue détournera l'oreille. Pourtant sait-il que les Juifs qui se sont répandus en Andalousie, malgré le joug austère et antisémite des dynasties berbères, celles des Almoravides et des Almohades, se sont mis également à traduire les textes grecs, même si les persécutions de mes ancêtres berbères avides de pureté islamique pour bien montrer qu'ils pouvaient être « élus » comme « Arabes » c'est-à-dire Gens du Livre ont amené à mépriser le berbère islamisé, (tout comme il l'était d'ailleurs du conquérant, relate Charles-André Julien dans son incontournable histoire de l'Afrique du Nord). Délire du prosélyte...

Sait-il, ce lecteur pressé, qu'au fur et à mesure que les Arabo-musulmans *et* les Berbéro-musulmans perdaient du terrain au profit des Turcs et des Européens, ils devenaient de plus en plus nerveux envers les minorités juives et chrétiennes, parfaits boucs émissaires de leur impossibilité de compter dans l'Histoire du monde, s'apercevant avec effarement qu'il ne suffit pas d'avoir une langue et une religion, mais qu'il faut aussi un savoir être qui sait apprendre du

temps et de l'histoire humaine ? Car il s'agit de se conserver et persister en (se) transformant, en créant les institutions que l'époque requiert.

Le lecteur *alter islamiste*, heureux de penser que la lapidation et le sectionnement d'une main font œuvre de résistance à l'américanisation du monde, avide de raser dorénavant les murs, de peur que sa démarche assurée passe pour un ethnocentrisme, heureux de voir que le voile devient une arme dans certaines banlieues françaises afin d'y combattre le « racisme d'Etat » (!), jugera alors incongru de ne pas surévaluer ce qu'autrefois il prenait pour réactionnaire et archaïque, un « opium ».

Maintenant il basculera dans l'autre extrême en prenant pour argent comptant ce que l'Histoire racontée aux enfants dans les collèges de France déclame à tue-tête : l'Islam aurait libéré les peuples asservis alors qu'il a massacré, comme tant de pouvoirs politiques puisqu'il fusionnait avec le sacré (ce qui ne fut pas le cas du judaïsme et du christianisme de Jésus). Il a bénéficié au mieux du préjugé favorable que les populations opprimées affublent toujours aux envahisseurs...

Venons-en d'ailleurs au début de cette conquête arabe tant vantée aujourd'hui pour observer la manière dont les chrétiens et les juifs étaient perçus par les autorités arabo-musulmanes. Citons à nouveau Joseph Cuoq qui fait tout d'abord état de « ségrégation dans l'habitat » (*L'Église d'Afrique du Nord op. cit.*, p. 158). Il poursuit :

« (...) d'autres signes plus humiliants s'ajoutaient. Il y avait tout d'abord l'obligation pour les juifs et les chrétiens de porter des insignes distinctifs (...). (note 14 (p. 200) : Au temps d'Ibrâhîm II (875/902), juifs et chrétiens de Kairouan devaient porter sur l'épaule un morceau d'étoffe blanche sur laquelle était dessiné un singe ou un porc. Le même insigne devait être cloué sur la porte d'habitation. Références : ' IYÂD, *Biographies aghlabides*, p. 223 ; Mâliki, résumé par H.R. Idris, dans "Contribution à l'histoire de l'Ifrîquiya", *Revue des Études islamiques*, 1935, p. 142.)-.

Mais surtout, toute manifestation extérieure de leur religion leur était interdite. Si l'entretien des lieux de culte était autorisé, il ne pouvait être question d'en construire de nouveaux. (...) ».

Cuoq observe ensuite que si la « coexistence était généralement acceptée comme un fait » codifié par « le statut de la *dhimma* » (p. 160), il n'empêche que, à partir du IX^e-XI^e siècle la société se « compartimente » (pp. 160-161) :

« La fin du VIII^e siècle et le début du IX^e siècle sont dominés en Islam par la constitution des grandes écoles juridiques (*madhhab*), qui réglementent la vie privée et publique des musulmans. L'école qui a prévalu au Maghreb fut celle de Mâlik b. Anas (m. 795) (...).

Jusqu'alors les musulmans avaient réglé leur conduite d'après les coutumes, le sens commun et les directives orales des hommes de religion... Les relations avec les non musulmans étaient laissées au jugement de chacun. Ce n'est qu'incidemment que le droit malékite en traitait à propos des successions, des taxes personnelles (*jizya*), de la pureté légale, de l'aumône, des interdits alimentaires, des relations commerciales, des tribunaux, du droit de tester, etc. (...). Ces diverses dispositions, qui ont pour but premier de définir les droits de Dieu à respecter jusque dans le moindre détail, ont eu pour conséquence plus ou moins voulue de compartimenter la société en un *dâr al-Islâm* (espace musulman) et en un *dâr al-kufr* (espace d'infidélité). Il en est résulté une coexistence de pluralisme confessionnel mais non une cohabitation, qui implique plus ou moins un partage. Bien plus, de telles mesures, les ambitions et les intérêts y poussant, ne pouvaient que susciter une ségrégation à base religieuse, et, à la limite, un refus de l'autre. (...) ».

Cuoq détaille ce que cela veut dire au quotidien (p. 164) :

« Sous le prétexte d'être le plus fidèlement possible en accord avec la loi, des *ulamâ* tombaient dans des excès contraires à toute coexistence avec d'autres croyants. Ainsi, certains refusaient de prendre avec eux leur nourriture, (note 25, p. 201 : Abû L'Arab, *Tabaqât*, p. 146 ; trad. Ben Cheneb, p. 133 ; Mâliki, *Riyâd*, ms. 36 r., résumé par Idris dans *Revue des Et. Islamiques*, 1935, p. 141.), ou même de leur serrer la main, probablement par crainte de contracter une impureté légale, (note 26, *ibid.* : Cadi'Iyâd, *Tarâjim*, pp. 243-244 ; R. M. Speight, *o.c.*, pp. 63-64. Le faqîh Ibn Abî Zayd était encore plus outrancier : "Si un chrétien ou un juif vous salue, écrit-il dans sa *Risâla* (éd. Bercher, pp. 312-313), il faut répondre seulement : 'alayka ("et sur toi" sans ajouter al-Salâm). Vous pouvez répondre aussi, car, suivant une opinion, c'est licite : 'alayka al-silâm (= que les pierres tombent sur toi)". Il y a un jeu de mot entre salâm et silâm"). »

Il ajoute (pp. 165-166) :

« Al-Qâbisî, shaykh originaire de Gabès, comme l'indique son nom, n'hésite pas à prêcher la ségrégation la plus absolue dans l'école, non pour des motifs raciaux ou moraux mais pour des raisons de pureté légale, les minoritaires étant considérés comme légalement impurs. Dans un de ses rares écrits qui nous soient parvenus (...), il expose ses recommandations aux maîtres d'école. Les enfants musulmans ne doivent pas être mêlés, insistait-il, aux enfants juifs ou chrétiens. (...).

C'est une semblable mise en garde que manifeste al-Qâbisî à propos des fêtes chrétiennes auxquelles participaient des musulmans soit par amitié et sympathie soit, peut-être, en souvenir de leurs racines chrétiennes. (...) ».

Cette suspicion extrême, allant jusqu'au refus de l'autre, ne doit pas être certes,

généralisée, y compris à l'époque ; il n'empêche, qu'aujourd'hui, plusieurs siècles après, elle devient, sous nos yeux, la base théologique du renouveau islamiste qui sévit de plus en plus de par le monde.

S'agit-il pour autant de faire un racisme à rebours en rejetant tout ce qui porterait le nom d'Arabe ? Bien sûr que non ! mais il est inconcevable que l'on veuille nous faire croire que ce nom propre ait droit d'existence uniquement dans son lien avec l'appropriation islamique erronée des Livres juifs et chrétiens. Ou encore qu'il serait seulement une espèce de mot-continent, espace ethno-religieux, dans lesquels des peuples entiers devraient continuer de se fondre, alors que la fusion ne donne généralement rien d'autre que des regrets et de la nostalgie et que nous avons changé d'époque ; d'autres possibilités, immenses, s'ouvrent à tous les peuples de la Terre s'ils savent respecter leur être propre dans celui d'autrui puisqu'en reconnaissant en lui ce qui nous unit, chacun peut d'autant mieux cultiver aussi ce qui le distingue. Mais nous sommes bien loin du compte. Dommage. La faute à qui ? Certainement pas aux seuls mêmes : Israéliens, Pieds noirs, Occidentaux en général, les autres protagonistes étant, seulement, les victimes, toujours ; pourtant, cet aspect, disproportionné, comme l'on dit aujourd'hui, semble bien être le problème même de *notre* Temps. Jusqu'à quand ?...

notes

1. Louis-Jean CALVET, *Histoire de l'écriture*, Plon, 1996, p. 187.

2. *Alors qu'Hannah Arendt se mobilisait, en 1942, pour la création d'une « armée juive » qui se battrait aux côtés des Alliés, diverses institutions juives renommées non seulement refusaient cette perspective mais s'employaient à viser seulement des « objectifs de paix » (in Papier et réalité, Auschwitz et Jérusalem, recueil d'articles (1941-1966), éditions Deuxtemps Tierce, Agora, Presses Pocket, 1991, p. 32). La position d'Arendt sur le lien entre cette « armée juive » et la terre d'Israël était très claire (ce qui n'était pas le cas sur d'autres points, on le verra plus loin) : « Ce qui ne représente aujourd'hui encore que la revendication isolée des Juifs de Palestine et de leurs représentants à l'extérieur, doit devenir demain la volonté active d'une grande partie de la population qui prendra part au combat contre Hitler, en qualité de Juifs, dans des unités juives et sous le drapeau juif. La défense de la Palestine est une partie du combat pour la liberté du peuple juif. Ce n'est que si le peuple juif est prêt à livrer ce combat que l'on pourra également défendre la Palestine » in L'armée juive, le début d'une politique juive ? (14 novembre 1941), in Auschwitz et Jérusalem, op. cit, p. 23.*

3. Comment fut inventé le peuple juif, (Déconstruction d'une histoire mythique), p. 3. (*Entre-temps, un livre en est sorti en 2009 (Fayard) N.D.L.R.*).

7. Françoise Collin, Avant propos au recueil d'articles d'Hannah Arendt, Auschwitz et Jérusalem, op. cit, p. 11.
5. Hannah Arendt avait déjà remarqué ceci sur ce point précis : « Les Juifs combattent sur tous les fronts : les Juifs anglais dans l'armée anglaise, les Juifs palestiniens dans le corps expéditionnaire lybien, les Juifs russes dans l'armée rouge et enfin les Juifs américains dans l'armée et la flotte. Mais, comme le rapporte l'ITA (Agence télégraphique juive), lorsqu'après avoir remporté une victoire, les Juifs de Palestine ont eu l'audace, à l'issue du combat, de hisser un petit drapeau juif, ils ont aussitôt été mis à l'écart. De la même façon, après cette guerre, on éloignera nos délégués de la salle de réunion des grandes et des petites nations. Et nous n'aurons pas à nous plaindre, ce sera de notre faute. Depuis le début de l'antisémitisme politique à la fin du siècle dernier, les théoriciens juifs de différentes tendances préparent le peuple juif à cette défaite. Les uns lui ont raconté qu'il n'existait pas, qu'il n'était qu'une invention des antisémites ; (...) in Ceterum Censo, 26 décembre 1941, Auschwitz et Jérusalem, op. cit, p. 27.
6. Auschwitz et Jérusalem, avant-propos, op. cit, p. 11. On peut être également en désaccord avec Hannah Arendt sur ses solutions politiques, (comme son souhait d'un Etat binational écarté dès... 1937 par la commission Peel, et ce bien plus du fait du refus arabe conduit par le mufti de Jérusalem et les divers pays dominés par le panarabisme qui réclamaient « toute » la Palestine que par les attermolements des leaders d'un mouvement sioniste divisé – in Benny Morris, 1948, Yale University Press, 2008, p. 19). Cependant, on ne peut pas nier qu'Arendt n'a jamais, elle, remis en cause, souligne Françoise Collin (op. cit.), la « présence juive en Palestine (...). Les Juifs ont apporté à une terre désertique, pense-t-elle, une prospérité jusque là inconnue qui peut et doit à long terme bénéficier à toute la région. (...) » in Auschwitz et Jérusalem, avant-propos, op. cit, p. 15.
7. Mais pluralité ne veut pas dire multiplicité. La pluralité souligne le jeu dialectique de la différence dans l'identité comme le souligne Hegel indiqua naguère Alexandre Koyré dans ses Etudes hégéliennes en France), tandis que la multiplicité vise la différence pour elle-même, ce qui fait éclater anarchiquement toute identité possible ou précisément le jeu du « a » dans la différence derridienne ou dans la différence deleuzienne, diff-errance, ce fondement même du déconstructionnisme postmoderne que j'ai étudié et critiqué dans trois ouvrages (Éthique et épistémologie du nihilisme, les meurtriers du sens, L'Harmattan, 2002 ; Le nihilisme français contemporain, même éditeur, 2003 ; La philosophie canibale, éditions La Table Ronde, 2006).
8. Outre donc ce que Benny Morris relate dans son livre, 1948, à propos du refus arabe des années 30, (voir note 4), Hannah Arendt avait rappelé, dans un article de... 1942, les analyses d'Emmanuel Neumann sur le « mouvement arabe anti-juif » dont il avait souligné le « caractère impérialiste », in Auschwitz et Jérusalem, la crise du sionisme, (octobre-novembre 1942), op. cit, p. 48.
9. Disponible en ligne : <http://www.jewishvirtuallibrary.org/jsource/myths/MythsandfactsFrench.pdf>
10. Titre d'un livre de Moïse Rhamani.
11. Joseph Cuq (L'Église d'Afrique du Nord du I^{er} au XI^{er} siècle, Paris, Le Centurion, 1984, p. 118) observe ceci : « Notons d'abord ce constat : dans l'Islam importé par les envahisseurs, les chrétiens

d'alors voyaient moins une religion nouvelle qu'une hérésie de plus, à l'instar de l'arianisme, du monophysisme ou du donatisme. Un saint Jean Damascène, fonctionnaire chrétien du Califat de Damas et Père de l'Église, ne considérait-il pas la religion des nouveaux maîtres de l'Orient comme une hérésie chrétienne ? On comprend mieux, dans ces conditions, que des chrétiens berbères aient passé à l'Islam, à l'exemple de Qusayla, pour avoir la vie sauve ou conserver quelque avantage. »

François Decret (*Le christianisme en Afrique du Nord ancienne*, Seuil, 1996, p. 262), fait le même constat : « *Le climat de la conquête avait été celui du jihâd, c'est-à-dire d'une guerre sainte : les combats furent menés pour soumettre les populations à l'islam. Or, dans cette nouvelle religion importée, bien des chrétiens ne voyaient en fait qu'une hérésie chrétienne, comme il y en avait déjà eu de si nombreuses en terre d'Afrique. Cet aspect explique que, par crainte ou par intérêt, certains soient passés à l'islam tout en croyant demeurer fidèles à une forme de christianisme* ».